

A woman with short blonde hair is seen from the side, walking away from the camera through a lush green park. She is wearing a deep red, knee-length coat with a high collar and white lace-trimmed cuffs. A black bag is slung over her shoulder. The background is a soft-focus view of trees and foliage.

COUP
de
CŒUR

MIMI MATTHEWS
Jim, le gentleman

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Jim,
le gentleman

MIMI
MATTHEWS

Jim,
le gentleman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Busnel*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures
préférées, retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
GENTLEMAN JIM

Éditeur original
Perfectly Proper Press
Edited by Deborah Nemeth

© Mimi Matthews, 2020

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

Pour ma mère, qui m'a donné le sens de l'équité.

« Toute la sagesse humaine sera
dans ces deux mots : attendre et
espérer ! »

Alexandre DUMAS,
Le Comte de Monte-Cristo

Prologue

*Beasley Park, Somerset, Angleterre,
printemps 1807*

Meurtri et ensanglanté, Nicholas Seaton était assis sur le sol jonché de paille, les jambes repliées contre la poitrine, le front posé sur les genoux.

Il n'avait aucune chance de s'échapper du box. La porte était verrouillée et les cloisons en bois, épaisses et solides, étaient conçues pour résister aux ruades des étalons les plus fougueux du squire Honeywell.

Nicholas avait épuisé ce qui lui restait de forces à donner des coups d'épaule contre les planches. Il n'y avait gagné qu'écorchures et ecchymoses supplémentaires.

Puis il s'était mis à tourner dans le box comme un lion en cage, les poings serrés, en maudissant la petite noblesse de campagne et l'aristocratie tout entière.

— Tu seras pendu, Seaton ! avait lancé Frederick Burton-Smythe après l'avoir fait entrer dans le box sous la menace de sa cravache.

Oui, il serait pendu. C'était inéluctable. Nicholas se souvenait que, deux ans plus tôt, un jeune homme de son âge avait été conduit à la potence

pour avoir volé deux poules dans le poulailler de sir Roderick Burton-Smythe, le père de Fred. Si on pendait quelqu'un pour un menu larcin, celui qui avait dérobé trois bijoux de famille inestimables à Mlle Margaret Honeywell méritait sûrement d'être écartelé !

Et peu importe que Nicholas ne soit pas coupable. Il pouvait bien clamer son innocence, personne ne l'écouterait. Il n'était qu'un vulgaire garçon d'écurie. Un domestique de basse extraction. Et, pire, un bâtard. Le fils illégitime de Jenny Seaton qui travaillait dans les cuisines du squire Honeywell.

Jenny la Luronne, comme on l'appelait, était arrivée à Beasley Park dix-huit ans plus tôt, enceinte jusqu'aux yeux et à demi morte de faim. Auparavant, elle avait vendu ses charmes dans une taverne mal-famée de Market Barrow qui était le repaire de Gentleman Jim, le célèbre bandit de grand chemin.

— La mère est une catin et le père une crapule, répétait à qui voulait l'entendre Mme Applewhite, la femme du pasteur. Si avec ça Nicholas Seaton n'est pas de la graine de vaurien !

Non, personne ne croirait à son innocence. Surtout si c'était Frederick Burton-Smythe qui l'accusait de vol.

Nicholas et Fred étaient ennemis jurés depuis toujours, mais ces dernières années, leur antagonisme naturel s'était mué en haine farouche. Et bien sûr, Maggie Honeywell était au cœur de l'affaire.

À la pensée de la jeune fille, sa poitrine se serra. Elle était sa meilleure amie, la seule personne au monde en qui il ait confiance. Il l'aimait de toute son âme.

Depuis des années, ils étaient liés par un serment. Enfants, ils s'étaient entaillé la main à l'aide d'un canif et avaient mélangé leur sang en se jurant

qu'ils seraient toujours là l'un pour l'autre. Mais Nicholas n'avait pas besoin de ce rituel pour se sentir connecté à Maggie Honeywell. Elle était la prunelle de ses yeux.

Les années passant, elle était devenue une magnifique jeune fille qui faisait la fierté de son père et qui, malheureusement, avait aussi envoûté Fred Burton-Smythe.

Sir Roderick et le squire Honeywell s'étaient entendus depuis longtemps pour que leurs enfants se marient le moment venu, afin de réunir Beasley Park et Letchford Hall, le domaine limitrophe. Aucun papier officiel n'avait été signé – du moins, à la connaissance de Nicholas –, mais cela n'empêchait pas Fred de se comporter comme si Maggie lui appartenait.

Aussi avait-il vu rouge quand, un peu plus tôt ce jour-là, il était tombé sur Nicholas et Maggie qui dansaient dans la clairière en riant comme des fous.

Maggie n'avait rien fait pour amadouer Fred. Elle avait réagi avec son impudence coutumière, voire l'avait provoqué. Élevée par son père comme le fils qu'il n'avait pas eu, elle était un vrai garçon manqué qui montait à cheval, tirait au pistolet et chassait le renard bien mieux que la plupart des jeunes gens du comté.

Ses colères étaient légendaires. De son père au caractère sanguin, elle avait appris que la majorité des problèmes se réglaient souvent par un chapelet de jurons et quelques menaces retentissantes.

— Je m'entraîne à danser avec Nicholas, avait-elle déclaré d'un air de défi. Et si vous n'êtes pas content, Fred... allez vous faire voir ailleurs !

C'est à cet instant que Nicholas avait scellé son destin.

Il avait éclaté de rire.

En temps ordinaire, Fred lui aurait sauté dessus pour lui casser la figure. Et Maggie se serait interposée, comme toujours, criant à Fred qu'il était indigne de s'en prendre à quelqu'un qui ne pouvait pas répliquer.

Non que cela ait jamais dissuadé Fred par le passé.

En l'absence de Maggie, Fred ne se gênait pas pour calotter Nicholas, lui claquer les oreilles, le jeter par terre d'une bourrade ou lui cingler le dos de sa cravache.

Nicholas était plus grand et large d'épaules, mais mince et léger, tandis que Fred était râblé et musculeux comme un bouledogue. Dans un combat à la loyale, Nicholas aurait certainement triomphé de son rival, mais... un domestique ne frappait pas le fils d'un baronnet.

— Maître Fred est de sang noble, Nick, lui disait Jenny chaque fois qu'elle le voyait revenir avec une lèvre fendue ou un œil au beurre noir. Tu ne dois pas le provoquer.

Mais cette fois, il n'y avait pas eu de provocation.

La mine hautaine, dans une imitation plutôt bonne de sir Roderick, Fred avait reproché à Maggie de se commettre avec les domestiques et de se conduire elle-même comme une fille de ferme.

— J'en informerai votre tante Daphné, avait-il prévenu. Et quand votre père rentrera de Londres, j'aurai une bonne conversation avec lui sur le sujet.

Puis il avait tourné les talons dans ses souliers vernis et s'était éloigné, s'arrêtant à l'orée de la clairière pour jeter un regard meurtrier à Nicholas.

Une heure plus tard, alors qu'ils paressaient sur la rive herbeuse du ruisseau qui traversait Beasley Park, Maggie fulminait toujours.

— Comment ose-t-il me menacer ? Il est jaloux, ce babouin ! Ah, il veut parler à mon père ? Comme si papa allait prendre son parti contre moi !

— Mais ta tante l'écouterait, avait objecté Nicholas, inquiet.

Daphné Honeywell était la belle-sœur du squire. Veuve, elle était venue vivre à Beasley Park deux ans plus tôt et s'était donné pour mission de transformer Maggie en jeune fille du monde. Nicholas détestait cette femme. À cause d'elle, Maggie avait dû se mettre aux travaux d'aiguille et aux leçons de danse. On lui farcissait la tête avec les règles de l'étiquette. Elle ne portait plus de pantalon, ne montait plus à califourchon et ne se mettait plus en sous-vêtements pour se baigner dans le lac.

À présent, elle portait de jolies robes confectionnées dans des tissus si fragiles que Nicholas avait peur de les toucher. Son épaisse crinière d'un brun chatoyant, qui naguère cascadaient en désordre sur ses épaules, était désormais coiffée en boucles sages maintenues par des rubans. Même sa carnation avait changé. Préservé des rayons du soleil par les ombrelles et les capotes, son visage avait perdu son hâle doré, remplacé par un teint de porcelaine.

Deux ans, ce n'était rien du tout, et pourtant il y avait un monde entre la Margaret de quatorze ans et la Margaret de seize ans.

De plus en plus souvent, Nicholas se surprenait à éprouver un curieux pincement au cœur quand il regardait son amie de toujours. Il n'avait jamais aimé être séparé d'elle mais aujourd'hui, quand elle s'absentait, il semblait dans une morosité proche de la mélancolie.

Et ce n'était pas le pire.

Il rêvait d'elle, aussi.

Des rêves très réalistes, qui auraient fait honte à un homme honorable.

— Mlle Margaret n'est pas pour toi, lui disait Jenny chaque fois qu'elle le surprenait à rêvasser. Elle épousera maître Fred ou un autre gentleman. Et tu n'y peux strictement rien.

Nicholas n'en croyait pas un mot. Maggie et lui étaient des âmes sœurs. Et pourtant, alors qu'il assistait à sa lente transformation, il était parfois frappé d'un terrible accès de tristesse en songeant qu'un jour prochain, très bientôt, Margaret Honeywell ferait son entrée dans la haute société et qu'il la perdrait peut-être pour toujours.

— Nous n'allons pas arrêter les leçons de danse parce que ça déplaît à Fred et à tante Daphné, tempêtait Maggie au bord du ruisseau. Je t'ai toujours enseigné ce qu'on m'a appris, pas vrai ? Tu sais lire et écrire, je ne vois pas pourquoi tu ne saurais pas danser.

Nicholas s'était tourné vers elle en prenant appui sur son coude.

À mi-voix, il avait objecté :

— Tu avais sept ans quand tu m'as appris l'alphabet. Et cela ne supposait pas de contact physique.

— Et alors ? Pourquoi ne pourrions-nous pas nous toucher ?

Il s'était contenté de hausser les sourcils.

Maggie avait ri.

— Quelle hypocrisie ! Si on m'avait surprise en train de danser avec Fred, personne n'aurait rien dit. Et pourtant, tu te conduis bien mieux que lui.

— Que veux-tu dire ? s'était-il alarmé.

— Tu sais bien. Il me serre de près, et il est toujours en train de reluquer mes seins.

Une bouffée de jalousie rageuse avait envahi Nicholas, lui donnant envie de casser la figure à Fred ou à tout autre garçon qui oserait la regarder.

— Si jamais il a le culot de...

— Tu ne fais jamais ça, toi. Je veux dire... quand nous dansons.

— Ça... quoi ?

— Reliquer mes seins.

Une note de reproche perçait dans sa voix.

Nicholas avait senti ses joues s'échauffer. Il était resté coi quelques secondes, puis avait esquissé un sourire canaille :

— Quels seins ?

À son tour, Maggie s'était empourprée. À seize ans, sa silhouette s'arrondissait de jolies courbes et promettait d'être aussi sublime que celle de sa défunte mère, jadis surnommée « l'Aphrodite du Somerset ».

— Évidemment, tu n'as rien remarqué. Tu es bien trop occupé à conter fleurette à Cornelia Peabody, avait rôlé Maggie.

— *Quoi ?*

— C'est Jenny qui me l'a dit.

— Pff... Ma mère voudrait que j'épouse l'une des filles du boulanger. Le vieux Peabody lui a promis une ristourne sur les brioches si je le débarrassais de Cornelia ou de sa sœur. Sauf que je vois mal comment je pourrais entretenir une femme en gagnant moins de cinq livres par an !

— Ce n'est pas impossible, avait objecté Maggie.

— Pas impossible, non.

Il avait feint de réfléchir à la question, avant de reprendre :

— J'imagine que Mlle Peabody pourrait trouver un travail. Ton père l'embaucherait peut-être pour récupérer les pots de chambre ?

Il avait poursuivi, sans pouvoir s'empêcher de sourire :

— Évidemment il faudra la loger, mais je suis sûr qu'elle ne verra pas d'inconvénient à dormir

avec moi au-dessus des écuries. Cornelia Peabody est exactement le genre de fille qui rêve de fonder une famille dans une remise infestée de rats.

Maggie ne s'était pas laissé distraire par ses taquineries :

— Ce n'est pas vrai, alors ?

Il avait soupiré.

— Bon sang, Maggie, qu'est-ce que je ferais avec Cornelia Peabody ?

— Elle est très jolie.

Nicholas avait coupé une fleur bleue dans l'herbe et s'était mis à jouer avec la tige. C'était un myosotis, cette petite fleur tenace qui envahissait le domaine chaque printemps, de la couleur exacte des iris de Maggie.

— Il y a beaucoup de jolies filles au village. Et après ?

— Cornelia est avenante et bien élevée. Ce sont des vertus qui comptent, même si elle n'est que la fille d'un boulanger.

Il lui avait chatouillé le visage avec la fleur, faisant glisser les doux pétales sur l'arête de son nez, sur l'arc tendre de ses lèvres roses et sur l'adorable fossette qui ornait son menton.

— Tu veux dire qu'elle au moins ne traite pas les gens de « babouins » ?

Maggie lui avait confisqué la fleur.

— Oui, ça je suis sûre que ce n'est pas son genre !

— Eh bien, elle a tort. Tout le monde sait que je préfère les mégères à fort tempérament, avait rétorqué Nicholas en se rallongeant tranquillement sur le dos.

— Mon Dieu, que de compliments ! Je crois que je vais défaillir.

Nicholas n'avait pas réussi à réprimer le sourire benêt qui s'inscrivait sur ses lèvres. Il avait ouvert la

main, paume vers le ciel, dans une invite silencieuse. Presque aussitôt, il avait senti Maggie y glisser la sienne.

— Tu pourras t'échapper ce soir, après le dîner ? avait-elle demandé à mi-voix.

— Non. J'ai pris du retard sur mes corvées. Il va falloir que je trime, si je veux avoir le temps de te rejoindre demain.

Maggie avait entrelacé ses doigts aux siens.

— À demain, alors.

— Oui, à demain, avait-il répété.

Demain...

Nicholas ferma les yeux pour ne plus voir l'obscurité oppressante qui régnait dans le box. Sa gorge le brûlait, tant il retenait les larmes de rage qui ne demandaient qu'à jaillir.

Il n'y aurait pas de lendemain.

Plus jamais il ne reverrait Maggie Honeywell.

Dans moins d'une heure, Fred reviendrait avec le juge de paix. Et Nicholas serait jeté en prison.

Nul doute que Fred ferait en sorte que les choses aillent vite. La famille Burton-Smythe avait beaucoup d'influence dans le sud-ouest de l'Angleterre. Le jugement serait expéditif. Il n'y aurait pas de grâce de dernière minute.

Quand le pendrait-on ? Dans une semaine ? Dix jours ?

Désespéré, il cacha son visage dans ses mains.

Puis un craquement transperça le silence de la nuit.

Il bondit sur ses pieds, recula d'instinct pour s'écarter de la porte.

Un autre craquement retentit.

Fred était de retour.

Nicholas prêta l'oreille, ignorant son cœur qui battait à tout rompre et sa chemise trempée de

sueur qui lui collait au dos. D'ici quelques secondes, la porte s'ouvrirait et on l'arrêterait...

Allait-il se débattre jusqu'à son dernier souffle ? Ou suivrait-il docilement le juge, tel un agneau qu'on mène à l'abattoir ?

Il serra les poings.

Quelqu'un cogna doucement contre le panneau de bois, et une voix fébrile chuchota :

— Nicholas ?

Il se figea, incrédule.

— *Maggie* ?

Le loquet métallique grinça et la porte s'ouvrit sur la silhouette de la jeune fille. La plus belle vision du monde.

Emmitouflée dans un manteau de laine rouge, elle tenait une lanterne qui illuminait son pâle visage à l'expression farouche.

Il franchit la distance qui les séparait.

À son approche, elle posa vivement la lanterne par terre, puis se jeta à son cou.

Nicholas l'étreignit à la briser.

Lorsque enfin il la relâcha, elle s'écarta juste assez pour pouvoir saisir entre ses mains son visage meurtri. Inquiète, elle fit glisser ses doigts sur ses épaules et son torse, en quête d'autres blessures. Nicholas lui emprisonna les mains pour l'empêcher de les glisser sous sa chemise déchirée. À sa grande honte, il sentit des larmes lui brûler les yeux. Personne, pas même sa mère, n'avait fait preuve envers lui d'une telle tendresse et d'une telle sollicitude.

— Comment m'as-tu trouvé ?

— Mme Applewhite, la femme du pasteur... Je t'ai dit qu'elle venait dîner ce soir, tu t'en souviens ? Quand je suis montée me coucher, elle bavardait encore avec tante Daphné. Elles ont dû abuser du xérès, car je les entendais rire et papoter de ma

chambre. Je me suis relevée, et j'ai entendu ma tante parler de ce qui s'était passé... avec Fred... et cette histoire de bijoux volés. Je me suis habillée et je suis venue aussi vite que j'ai pu.

— Je te jure que je ne t'ai rien pris, Maggie. C'est Fred qui a dû dérober tes bijoux pour les cacher dans ma chambre. Sinon, comment aurait-il su où chercher ? Il veut nous séparer une fois pour toutes. Je l'ai lu dans ses yeux quand il nous a surpris dans la clairière. Il veut que je sois pendu, ou déporté à vie, ou...

— Nous n'avons pas le temps, coupa Maggie. Je suis venue te libérer. Il faut que tu t'enfuyes avant l'arrivée du juge.

Dans un élan, Nicholas saisit ses frêles épaules.

— Je n'ai rien volé. Il faut me croire, Maggie !

— Bien sûr que je te crois. Et si je pensais que cela servirait à quelque chose, je clamerais ton innocence devant tante Daphné et devant le juge. Mais ils ne m'écouteront pas, tu le sais comme moi. Ils diront que notre amitié m'aveugle, que je suis trop naïve pour percer à jour ta vraie nature, ou ce genre de bêtises. Et ils m'accuseront de salir l'honneur de Fred en doutant de sa parole de gentleman.

Nicholas la lâcha brusquement.

— Tu veux dire... la parole de ton futur mari ?

Les yeux de Maggie étincelèrent.

— Pourquoi reviens-tu toujours là-dessus ? Comme si j'avais envie d'épouser Frederick Burton-Smythe !

Nicholas souleva le col de sa chemise pour montrer la zébrure rougeâtre qui courait de la base de sa gorge à son pectoral.

— Regarde ce qu'il m'a fait ce soir. Crois-tu que ce soit l'œuvre d'un gentleman ?

— Oh, Seigneur... C'est Fred qui t'a fait ça ? s'exclama Maggie, les yeux écarquillés.

— Qui d'autre ?

— Mais... pourquoi ?

— Tu crois que je me suis gentiment laissé enfermer ici ? Il m'a extirpé de ma chambre après avoir mis la main sur les bijoux. Nous nous sommes battus dans l'escalier. J'aurais eu le dessus s'il n'avait pas utilisé sa cravache. J'aurais dû m'y attendre. Depuis le temps que je le connais...

Il se passa la main dans les cheveux avant de poursuivre :

— Mais je n'ai rien vu venir, bon sang ! Il m'a poussé dans le box et, avant que j'aie le temps de me remettre debout, il avait fermé la porte.

— Le lâche ! Le sale rat ! gronda Maggie, tremblant de fureur. Il va voir ce que ça fait d'être cinglé à la cravache ! Quand papa rentrera de Londres, je...

Elle s'interrompit et reprit :

— Miséricorde, je n'ai même pas le temps de soigner ta blessure. Tu dois partir, Nicholas. Il faut te cacher jusqu'au retour de mon père, la semaine prochaine. Alors nous irons lui parler ensemble et je lui expliquerai...

— Pourquoi reviendrais-je ? s'exclama Nicholas dans un accès de colère. Je déteste Beasley Park !

— Non, ne dis pas ça...

— Je hais cet endroit. Je hais sir Roderick et Fred. Je hais Mme Applewhite et ta tante Daphné. Je déteste travailler aux écuries et...

— Et moi ?

Une vive douleur lui cisaila la poitrine. Il répondit plus doucement :

— Tu sais ce que je ressens pour toi, Maggie. Mais tout le reste est un calvaire.

— Tu ne peux pas partir pour toujours. Il y a Jenny, il y a moi... Et ici, tu as un toit au-dessus de ta tête, tu peux gagner ta vie...

— En restant palefrenier dans les écuries de ton père ?

Il eut un rire plein d'amertume :

— Je ne deviendrai jamais un gentleman, si je reste ici. Tu auras beau m'apprendre la littérature, la musique, la danse... rien n'y fera. La noblesse méprise les bâtards et les roturiers. Ici, je ne serai jamais rien de plus qu'un domestique, et un jour... un jour, tu épouseras Fred Burton-Smythe et tu oublieras que j'ai existé.

— *Jamais !*

— Je ne veux pas être là quand ce jour viendra, Maggie. Je préfère la mort. Pour moi, il n'y a aucun avenir à Beasley Park. Tu ne comprends donc pas ?

— Mais... où iras-tu ?

— À Bristol. Vers la mer. J'irai retrouver mon père.

— Ton père ? répéta Maggie, éberluée. Tu veux dire... Gentleman Jim ?

— Jenny dit que la dernière fois qu'elle a eu de ses nouvelles, il était en route pour Bristol. Si je le rejoins, j'essaierai de le convaincre que je suis son fils. Il me permettra peut-être de rester auprès de lui, de l'accompagner dans ses voyages...

— Mais tu n'es même pas sûr que Gentleman Jim soit ton père ! Jenny n'a jamais clairement dit...

— Elle n'a pas nié non plus. Et tous les gens qui se souviennent de Gentleman Jim disent que je suis son portrait craché.

— Je sais, mais personne ne l'a vu depuis une éternité. Que feras-tu si tu ne le retrouves pas ?

— Je le retrouverai, assura Nicholas, farouche.

Les yeux de Maggie s'embuèrent de larmes. Elle tapa du pied.

— Oh, tu sais très bien que nous n'avons pas le temps de nous disputer ! Bon... d'accord. Si tu insistes pour partir, tu dois au moins emporter ceci...

Elle glissa la main dans la poche de son manteau et en retira une petite bourse.

— Est-ce que c'est ce que je crois ?

— Mon argent de poche et des petits cadeaux de papa. Un shilling par-ci, une guinée par-là. Cela finit par faire une jolie somme. Je comptais te donner quelques pièces pour te permettre de tenir jusqu'au retour de papa, mais étant donné les circonstances, il vaut mieux que tu prennes tout.

Nicholas recula d'un pas.

— Non ! C'est une vraie fortune.

— Tant mieux. Comme ça, je ne m'angoisserai pas en me demandant si tu n'es pas mort de faim ou de froid sur la route.

Elle lui colla la bourse contre la poitrine :

— Prends-la. Et prends aussi Miss Belle. Va jusqu'au carrefour de la grand-route et libère-la. Elle retrouvera son chemin toute seule jusqu'à Beasley Park.

Nicholas referma lentement les mains sur la bourse. Il eut du mal à déglutir.

— Maggie Honeywell... tu es un ange.

Les larmes coulèrent sur les joues de la jeune fille. Elle les essuya d'un revers de main.

— C'est la dernière fois... que nous nous voyons, balbutia-t-elle.

Nicholas s'approcha et lui prit le menton, comme il en avait l'habitude depuis qu'elle était petite. Mais cette fois, son geste n'avait rien de taquin. Il ne la pinça pas gentiment, comme l'aurait fait un frère.

Non. Il fit basculer doucement sa tête en arrière pour la forcer à soutenir son regard. Du pouce, il chassa une larme sur sa joue et, avant que Maggie puisse deviner son intention, il se pencha pour l'embrasser sur la bouche.

Ce fut bref, et pas très romantique puisqu'elle était en larmes, mais c'était leur premier vrai baiser. Jamais un frère n'aurait embrassé sa sœur ainsi.

— Attends-moi, Maggie. Je vais retrouver Gentleman Jim et je vais faire fortune. Puis je reviendrai te chercher.

Il soutint son regard pendant ce qui parut une éternité, avant d'ajouter :

— Peu importe le temps que cela prendra... je reviendrai te chercher. Je te le promets.

1

Londres, Angleterre, printemps 1817

Margaret Honeywell se laissa tomber sur la banquette en velours de la voiture et ferma les yeux.

La veille, elle avait passé la nuit dans une auberge bien peu accueillante. L'aubergiste les avait reléguées, elle et sa femme de chambre Bessie, dans une chambre minuscule au-dessus des écuries. La cheminée fumait, le matelas était tout bosselé et le loquet sur la porte mal vissé. Entre le tapage nocturne, l'inconfort et la peur d'être assassinée dans son lit, Maggie avait à peine fermé l'œil de la nuit.

Bessie drapa une couverture sur les genoux de sa maîtresse, la coinça soigneusement sous ses jambes. Puis elle dénoua les rubans de sa capote.

— Reposez-vous un peu, mademoiselle. Et n'hésitez pas à vous assoupir. Il y a deux bonnes heures de route avant d'arriver chez lord et lady Trumble. N'ayez pas peur, je vous réveillerai pour que vous ayez le temps de reprendre vos esprits.

— Mais toi aussi, tu dois te reposer, Bessie, protesta Maggie sans ouvrir les yeux. Tu n'as pas mieux dormi que moi la nuit dernière.

— Ne vous tracassez pas pour moi. Une petite sieste de dix minutes, et je serai fraîche comme un gardon, assura Bessie en installant son volumineux postérieur sur la banquette d'en face.

Le roulement régulier de la voiture aida Magie à s'endormir. Lorsqu'elle s'éveilla, ils avaient atteint la banlieue de Londres.

Bessie s'assit près de Maggie et entreprit de la recoiffer, arrangeant ses boucles brunes à l'aide de quelques épingles.

— Pincez-vous les joues, ordonna-t-elle de cette voix péremptoire qu'elle utilisait pour dire à Maggie de boire un tonique vitaminé ou avaler une cuillerée de confiture censée la requinquer. Vous n'avez peut-être plus besoin d'une infirmière, mais je veille encore sur vous et je ne veux pas que vous perdiez votre éclat.

Maggie obéit docilement, mais quand Bessie voulut tirer sur les plis de sa jupe pour les défroisser, elle lui donna une tape sur la main.

— Ça suffit, Bessie. Tu me rends nerveuse à bourdonner autour de moi comme une abeille. Laisse-moi tranquille pour le moment. Jane se moque bien de ma coiffure et de ma robe.

Sans se démonter, Bessie attrapa la capote de Maggie pour la dépoussiérer.

— Mlle Trumble s'en moque peut-être, mais sa camériste ne sera pas aussi indulgente. Et si elle vous trouve négligée, elle m'en tiendra pour responsable, soyez-en sûre. C'est une jalouse, voilà la vérité. Même si vous n'êtes pas fille de baron, elle donnerait son bras droit pour être à ma place et vous servir. Oh, je ne dis pas que Mlle Trumble n'est pas gentille. À dire vrai, elle est bien plus gentille que vous, mais enfin, on ne peut pas dire que ce soit une beauté.

— Voyons ! Dans la haute société, Jane est considérée comme une très jolie femme.

Bessie renifla.

— Un gentleman a-t-il déjà comparé son teint à la crème du Devonshire ? Ou ses yeux à deux saphirs indiens ? Ça m'étonnerait.

— Ce serait stupide, étant donné que Jane a les yeux bruns.

— Et tous ces messieurs qui se sont extasiés quand vous avez fait vos débuts dans le monde ? Qui vous appelaient « la Vénus de poche » ? Personne ne dira ça de Mlle Trumble, même si Jenkins la couvre de fanfreluches et de falbalas.

— Évidemment. Jane est très grande.

— Une vraie perche, acquiesça Bessie sans méchanceté.

— On m'a peut-être appelée la Vénus de poche en début de saison, mais ensuite on m'a trouvé un surnom moins flatteur.

— Fichaises. Ça n'empêche pas Jenkins d'être jalouse comme une teigne.

La camériste posa la capote sur la tête de Maggie et, pendant qu'elle lui nouait une pimpante rosette sur la joue, Maggie détourna les yeux vers la fenêtre.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis son dernier séjour à Londres. Elle avait eu l'intention d'entreprendre le voyage au printemps dernier, mais elle venait à peine d'abandonner ses habits de grand deuil, un an après la mort de son père, lorsque tante Daphné était tombée un matin le nez dans son porridge, raide morte. Et Maggie avait dû ressortir de l'armoire ses robes en crêpe noir, tout en sachant que c'était la dernière fois puisqu'elle était désormais seule au monde.

— Brûle-moi tout ça, je n'en aurai plus besoin, avait-elle dit à Bessie au terme de cette nouvelle

période de deuil, qui heureusement n'avait duré que six mois.

Pour se rendre chez Jane à Londres, elle avait enfilé une robe de voyage bleu marine. Naguère, celle-ci accentuait les rondeurs de sa poitrine et la finesse de sa taille. Mais Maggie avait beaucoup maigri, à cause de la méchante grippe qu'elle avait contractée et de l'isolement social qui avait suivi. Aujourd'hui, elle flottait dedans.

Le miroir ne mentait pas. Elle n'était plus qu'une pâle copie de la Vénus dont on célébrait autrefois la beauté.

— Vous allez voir du monde et vous nourrir correctement, et vous verrez : en un rien de temps, vous serez aussi vaillante que du vivant de votre papa, affirma Bessie. Même si vous êtes un peu maigrichonne, vous êtes toujours la plus jolie débutante que j'aie jamais vue.

Maggie ravala un sourire sarcastique. À vingt-six ans, elle ne pouvait plus vraiment être considérée comme une débutante. À dire vrai, elle était même en passe de devenir vieille fille.

Elle avait pourtant eu son lot de prétendants.

Durant sa première saison, elle avait reçu six demandes en mariage formelles, dont une de la part d'un comte ruiné qui lorgnait la fortune du squire Honeywell pour remplir les caisses de son domaine ancestral.

Elle les avait toutes refusées.

Et si elle avait voix au chapitre, elle continuerait.

Elles arrivèrent peu après chez lord et lady Trumble, qui habitaient Green Street. Jane les attendait sur le perron, un châle indien multicolore drapé sur ses minces épaules.

Comme un valet aidait Maggie à descendre de voiture, Jane accourut pour l'accueillir, les mains tendues.

— Ma chère amie ! Cela fait si longtemps. Comment s'est passé le voyage ? Es-tu fatiguée ?

Elle embrassa Maggie sur les deux joues et la serra dans ses bras, avant de l'entraîner dans la maison.

— Tante Harriet s'est endormie dans sa chambre, sinon elle serait venue t'accueillir. Elle va nous servir de chaperon. Autrement, papa n'aurait jamais accepté que je séjourne à Londres. Mais ne va pas croire qu'elle nous empêchera de nous amuser. C'est une véritable antiquité ! Elle s'endort dès qu'elle s'assoit quelque part et elle n'entend rien sans son cornet. Nous aurons l'impression d'avoir la maison pour nous seules.

Dans le vestibule, un valet débarrassa Maggie de son chapeau, de ses gants et de son manteau.

Jane continuait de babiller gaiement :

— George, mon frère aîné, est déjà arrivé en ville. Tu te souviens de lui, n'est-ce pas ? Il séjourne dans son appartement de St. James's Street, et il a accepté de nous escorter aux bals et aux réceptions durant toute la durée de ton séjour. Mais il faudra être gentille avec lui, Margaret, parce que je le soupçonne de faire cet effort dans l'unique but de te faire plaisir. Il a toujours eu un faible pour toi.

Avec ses cheveux blonds raides comme des baguettes, un nez et un menton un peu forts et ses yeux bruns un peu trop rapprochés, Jane Trumble n'était pas d'une grande beauté, comme l'avait souligné Bessie. Néanmoins, elle était enjouée et spirituelle. Et lorsqu'elle parlait comme en cet instant, son visage s'illuminait et il était alors impossible de ne pas lui trouver de charme.

Les deux jeunes femmes s'étaient rencontrées lors d'un bal, dans le boudoir des dames, à l'époque où Maggie faisait ses débuts dans le monde.

Un cavalier maladroit ayant marché sur l'ourlet de la jupe de Maggie, le volant s'était déchiré. En l'absence de sa camériste, Jane avait proposé de le recoudre. Ce qu'elle avait fait en un clin d'œil. Néanmoins, elles étaient restées dans le boudoir une bonne heure, à rire et papoter. Quand enfin elles avaient rejoint la salle de réception, elles étaient les meilleures amies du monde.

— Dès que tu auras pris un peu de repos, nous irons faire du shopping, dit Jane en entraînant Maggie dans l'escalier. Je parie que cette robe date d'au moins trois ans. Et ce chapeau ! Depuis combien de temps le portes-tu ? Tu es terriblement démodée. Une vraie grand-mère.

— Je n'ai pas fait refaire ma garde-robe depuis la mort de papa. Je n'en avais nul besoin : je ne portais que des vêtements de deuil. En outre, c'est Fred qui tient les cordons de la bourse, maintenant.

Maggie suivit Jane dans le couloir de l'étage jusqu'à la chambre qui lui avait été attribuée pour la durée de son séjour. Bessie, qui les y avait précédées, s'activait déjà dans le dressing adjacent pour ranger les affaires de sa maîtresse.

Jane s'assit au bord du lit et invita Maggie à faire de même. La mine plus sérieuse, elle demanda :

— Fred a-t-il donc tout contrôle sur ta fortune ? Je sais bien qu'il a été désigné exécuteur testamentaire, mais...

Maggie tira sur un fil qui dépassait de sa jupe. Penser que son père lui avait joué ce mauvais tour – la pire trahison d'un père envers sa fille, selon elle – suffisait à la plonger dans une profonde mélancolie.

— Fred a tout pouvoir sur les comptes et les biens immobiliers qui sont à mon nom, et ce jusqu'au jour de mon mariage. À condition que ledit mariage reçoive son approbation. Et il ne donnera jamais son accord à moins que je ne l'épouse, *lui*.

— C'est vraiment injuste. Ton pauvre père doit se retourner dans sa tombe.

Maggie eut un petit rire sans joie.

— Bien au contraire ! C'est exactement ce qu'il souhaitait. Il n'a pas pu m'obliger à épouser Fred de son vivant, car en vérité il n'a jamais eu d'autorité sur moi. Mais maintenant qu'il est mort, il ne me laisse plus le choix. Si je ne me marie pas dans le temps imparti, Fred deviendra le maître de Beasley Park, et je n'aurai rien pour vivre ma vie de vieille fille, à part une misérable rente.

— Oh, Margaret... Ton père t'aimait tant ! Je ne comprends pas qu'il ait pu offrir ton héritage à un étranger, un homme qui n'a aucun lien avec toi. Cela n'a aucun sens !

— Papa savait très bien ce qu'il faisait.

— Eh bien, je ne comprends pas.

— Il m'a élevée dans l'amour de cette terre qu'il adorait lui-même. Il m'a appris à tenir les comptes, il m'a fait rencontrer les métayers. Il savait que jamais je n'accepterais de perdre Beasley Park. Ainsi, il s'est arrangé pour me forcer la main depuis l'au-delà.

Jane secoua la tête d'un air incrédule.

— Alors ça signifie... que tu es prête à épouser Fred ?

— Oui. Toutefois, je n'ai pas encore accepté sa demande en mariage. Il me reste un peu de temps.

— Combien ?

— Le testament stipulait que je devais me marier dans les deux années suivant la mort de papa. Après

l'année de deuil réglementaire, cela me laissait en théorie un an pour trouver un mari. Hélas, il n'avait pas pensé que tante Daphné mourrait un an et huit jours après lui. En conséquence, il me reste six mois pour convoler en justes noces.

Jane soupira.

— Mon Dieu... Je ne m'étonne plus que tu sois si pâlotte et malingre. Je ne voulais pas t'en parler, mais...

Maggie ne s'offusqua pas. Elle savait bien qu'elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

— Les Burton-Smythe estiment qu'on ne plaisante pas avec la tradition et qu'il faut observer le deuil de la manière la plus stricte. Après la mort de papa, je n'étais pas autorisée à quitter la maison, sauf pour me promener dans le parc en compagnie de Bessie. On ne me permettait pas de recevoir des visites, ni de...

Maggie s'interrompit un instant en portant la main à son front. Elle commençait à avoir la migraine.

— Fred prend toutes les décisions à Beasley Park, comme s'il en était déjà le maître. Il a réuni nos deux domaines. Il ne me demande pas mon avis, même en ce qui concerne les métayers que je connais depuis toujours.

— Tu es tenue à l'écart ?

— Pas tout à fait. M. Entwhistle, l'intendant de papa, me tient au courant des affaires du domaine, et je sais qu'il prend mes opinions en considération. Il m'a promis de m'écrire régulièrement durant mon séjour à Londres. Pour mes besoins personnels, je dois m'adresser directement à Fred. Si je m'achète quoi que ce soit, ne serait-ce que des jarrettières pour mes bas, il exige de voir la facture. Oh, ce n'est pas par radinerie. Il est même très généreux avec moi, comme il ne manque jamais de me le rappeler. Mais

il adore montrer que c'est lui qui a le pouvoir. Et je déteste devoir lui quémander la moindre chose.

— Quel horrible tyran ! s'emporta Jane. Et j' imagine que c'est encore pire pour toi de tomber sous la coupe d'un homme. Tu étais beaucoup plus libre que la plupart des femmes.

— Je ne le supporte plus. Oh, Jane, je suis si fatiguée... si déprimée...

— Ma pauvre chérie ! Il faut réagir. Et j'ai reçu justement ce matin une nouvelle qui, je pense, te réjouira.

— Vraiment ? dit Maggie avec un triste sourire.

— Oui. Frederick Burton-Smythe va bientôt recevoir la leçon qu'il mérite. Demain matin, en fait.

Jane se pencha vers Maggie et baissa la voix pour ne pas être entendue des domestiques qui allaient et venaient entre le dressing et la chambre :

— Il va se battre en duel à l'aube !

Maggie sursauta.

— *Pardon ?*

— C'est la vérité. Les dames ne sont pas censées le savoir, mais je le tiens de Mme Beauchamp qui l'a appris de son mari. Il était présent quand c'est arrivé.

— Mais quoi ? Que s'est-il passé ?

— Fred était en train de disputer une partie de cartes dans un club. Un autre joueur a cédé sa place au vicomte de St. Clare. Apparemment, St. Clare et Fred se sont détestés au premier regard. Et tu sais à quel point Fred est irascible. Bref, il y a eu un litige sur le comptage des points. Les choses se sont envenimées, St. Clare a fait une remarque et Fred s'est levé d'un bond en criant qu'il lui en demandait raison. St. Clare a froidement rétorqué qu'il n'avait pas pour habitude de se battre sur le pré avec le

premier venu, mais qu'il ferait une exception pour Fred.

Maggie avait le vertige.

— C'est Fred qui l'a défié ?

— Oui. Quel idiot ! répondit Jane en pouffant. Mais j'oublie le meilleur : lord St. Clare est le petit-fils du comte d'Allendale !

— Qu'est-ce que... cela signifie ?

— Eh bien, le comte était jadis considéré comme l'un des meilleurs tireurs d'Angleterre, et son fils, si ce que l'on raconte est vrai, était encore plus doué. Il a tué un homme en duel il y a très longtemps et a été contraint de s'enfuir sur le Continent, où il n'a pas tardé à en tuer un autre. Tu comprends, le duel est dans leur sang. Et il paraît que ce lord St. Clare est le plus dangereux de tous.

Maggie se leva brusquement et se mit à arpenter le salon.

— Mais Jane... c'est terrible ! Si Fred est tué, qu'advient-il de Beasley Park ? À qui ira ma fortune ?

— Il ne sera pas tué. Il aura juste la peur de sa vie, et cela lui apprendra peut-être l'humilité. Du moins, je l'espère. Voilà pourquoi l'histoire est si drôle. Ne trouves-tu pas ?

— Non ! Ça ne m'amuse pas du tout. Cela me met hors de moi ! Imagine les conséquences si les choses tournaient mal. Oh, c'est typique de Fred ! Il est tellement inconséquent... Il ne pense qu'à sa petite personne. C'est l'homme le plus égoïste que la Terre ait porté !

Maggie se tordait les mains sans cesser ses allées et venues. Soudain elle pila net, puis pivota vers son amie dans une envolée de jupes.

— Il faut empêcher ce duel ! s'exclama-t-elle.

— L'empêcher ? Mais... comment ?

— Je vais aller trouver Fred et lui dire... Oh, miséricorde, que puis-je lui dire, Jane ?

Jane fronça les sourcils.

— Je ne vois pas. Je n'ai jamais entendu parler d'une femme qui aurait réussi à stopper un duel. À moins que... Tu pourrais te rendre sur le lieu de la rencontre et te jeter entre eux, mais... ce ne serait pas très raisonnable, n'est-ce pas ?

Maggie grimaça.

— Non, pas vraiment.

— Alors tu pourrais essayer de le raisonner. Et tant que tu y es, demande-lui l'argent dont tu auras besoin pour la saison. Avec un petit supplément en prime. C'est ton argent, Margaret. Il n'a pas le droit de te refuser quoi que ce soit !

2

Un valet apporta le message de Maggie chez Fred en milieu d'après-midi. Il revint peu après avec la réponse : M. Burton-Smythe serait flatté de rendre visite à Mlle Honeywell dans la demi-heure suivante.

Quand Fred arriva, Maggie s'était rafraîchie, changée et recoiffée. Elle le reçut dans le salon des Trumble, assise sagement dans un fauteuil près de la cheminée, devant une théière et une assiette de gâteaux.

Fred s'inclina dans une élégante courbette qui fit craquer le tissu de sa veste sur son dos musculeux.

— Bonjour, Margaret. Votre message m'a étonné. Je pensais qu'après le voyage, vous auriez le bon sens de vous ménager.

Maggie était décidée à faire preuve de politesse, mais en entendant cette remarque, elle ne put s'empêcher de répliquer :

— C'est vous qui allez me donner des leçons de bon sens ?

— Vous savez bien que dans votre état il faut vous reposer.

— Et comment pourrais-je me reposer quand la première chose que j'apprends en arrivant à Londres est que vous allez vous battre en duel ?

Le teint de Fred vira à l'écarlate – ce qui était particulièrement laid, quand on avait comme lui les cheveux cuivrés.

— Inutile de demander comment vous avez eu vent d'une telle rumeur. C'est votre amie Mlle Trumble qui vous a mise au courant, n'est-ce pas ?

— Allez-vous nier ?

Il redressa ses larges épaules, aussi raide et râblé que l'était sir Roderick, son père.

— Je n'ai pas à avouer ou à nier. Je ne dirai pas un mot de plus sur le sujet. En discuter avec une dame serait de la dernière inconvenance.

— Oh, arrêtez d'imiter votre père ! s'emporta Maggie. Et cessez de me toiser de toute votre hauteur. Asseyez-vous, sapristi. Là, dans ce fauteuil. Je vais vous servir une tasse de thé et nous essayerons de parler comme des gens civilisés.

La mine renfrognée, Fred obtempéra.

Son expression s'adoucit légèrement tandis qu'il regardait Maggie verser le thé dans les tasses. Lorsqu'elle lui tendit le sien, préparé exactement comme il l'aimait, il l'accepta avec un sourire mielleux et commenta :

— Vous serez vraiment une merveilleuse petite épouse.

— Oui, mais pour qui ? répliqua Maggie avec humeur.

— Mais... pour moi, bien sûr.

L'irritation de la jeune femme se mua en colère.

Fred but quelques gorgées de thé sans paraître remarquer quoi que ce soit.

Il portait une culotte moulante, des bottes en cuir rutilantes et une chemise immaculée. Son col amidonné montait si haut qu'il devait avoir du mal à tourner la tête. C'était sans doute la dernière mode à Londres, songea Maggie. Mais il avait beau se pomponner, à ses yeux il n'était pas différent du Fred qu'elle avait côtoyé toute sa jeunesse.